

Introduction

L'Indochine est une acquisition tardive de l'empire français. Certes, les premiers jalons d'une expansion coloniale en Asie du Sud-Est remontent à l'Ancien régime avec l'implantation des Missions Étrangères de Paris et de la Compagnie des Indes orientales françaises, mais il faut attendre la seconde moitié du XIX^e siècle pour que la partie orientale de la péninsule indochinoise passe peu à peu sous l'autorité métropolitaine¹.

La guerre d'Indochine oppose donc deux entités unies depuis à peine plus d'un demi-siècle et séparées par la moitié du globe. Elle s'ouvre au sortir de la Seconde Guerre mondiale : dès 1945 pour les uns (avec le débarquement des troupes du général Leclerc en Indochine), en 1946 pour les autres (avec le début des opérations militaires opposant le *Viêt-minh* au Corps expéditionnaire français)². Pour les Français de métropole, avides de paix, d'accalmie, accaparés par les difficultés de la reconstruction et du retour à une vie normale, elle est de toute façon une guerre de trop. L'opinion publique s'en détourne, peu attirée par le quotidien d'une guerre inopportune, mais qui a au moins la décence « d'aller se faire voir ailleurs ».

De 1945 à 1954, les Français vont apprendre à se désintéresser de cette guerre lointaine que leur pays mène pour une cause rétrograde. Ils sont

1. 1863, protectorat sur le Cambodge; 1867, annexion de la Cochinchine; 1883, protectorat sur l'Annam; 1884, protectorat sur le Tonkin; 1893, protectorat sur le Laos (ces cinq régions étant englobées dans l'Union indochinoise créée en 1887).

Voir au sujet de l'histoire de l'Indochine coloniale : Pierre BROCHEUX et Daniel HÉMERY, *Indochine, la colonisation ambiguë, 1858-1954*. Paris : La Découverte, 1994, 397 p.

2. Voir au sujet du déclenchement de la guerre :

– Hugues TERTRAIS, *La Plastre et le fusil, le coût de la guerre d'Indochine 1945-1954*. Paris : CHEFF, 2002. 645 p.

– Stein TONNESSON, *1946 : déclenchement de la guerre d'Indochine. Les vêpres tonkinoises du 19 décembre*. Paris : L'Harmattan, 1987, 272 p.

aidés en cela par la nature même des combattants d'Indochine, tous engagés volontaires, militaires de carrière, appartenant au Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient (CEFEO). Ce conflit ne concernant pas les civils, mais uniquement des individus ayant fait le choix de s'enrôler, son souvenir se propage presque exclusivement parmi les cercles initiés, dans le huis clos militaire.

Trois temps forts scandent pourtant la mémoire collective de cette période, prouvant en creux l'amnésie nationale couvrant le reste des événements : la désastreuse bataille de la RC4 (1^{er}-18 octobre 1950) ; la mort de Bernard de Lattre de Tassigny (30 mai 1951) ; et finalement la débâcle de Diên Biên Phu (13 mars au 7 mai 1954). Il faut aux Français des morts massives, pathétiques ou héroïques pour que soudain ils prêtent attention au conflit.

Ces trois moments clés soulignent que la guerre d'Indochine n'a commencé véritablement à éveiller l'intérêt des Français qu'après 1950. Le cinéma national reflète exactement cette tendance puisque le premier film traitant de la guerre d'Indochine, *Ils étaient cinq* de Jack Pinoteau, sort en 1952. Pourtant, si la fiction ne s'empare pas du sujet avant cette date, il reste qu'à partir de 1945, la guerre d'Indochine est présente sur les écrans à travers la projection des Actualités filmées ouvrant les séances de cinéma.

L'hypothèse de départ de cette analyse des représentations de la guerre d'Indochine sera donc la suivante : après avoir été ignorée à l'époque (1945-1954), après avoir été occultée par d'autres conflits dans les décennies suivantes (1955-1975), la guerre d'Indochine est de nos jours oubliée par le cinéma français.

La guerre d'Indochine, un sujet marginal

Le corpus filmographique relatif à la guerre d'Indochine ici recensé n'est certes pas négligeable, cinquante et un films sur soixante-cinq ans, mais il est loin de concurrencer les centaines de films consacrées à la guerre du Vietnam par le cinéma américain³. Cette relativité numérique amène à

3. Nous tenons ici à souligner que cette enquête dans la mémoire et l'imaginaire collectifs du premier conflit de décolonisation français se limite aux seuls films de fiction français (longs-métrages) évoquant la guerre d'Indochine entre 1945 et 2010.

Si les documentaires, les Actualités filmées et autres documents archivés à l'ECPAD sont exclus des pages qui suivent, ils n'en restent pas moins un matériel de recherche extrêmement important. Il est incontestable, en effet, que ces images ont conditionné le souvenir médiatique du conflit. Ce choix relève donc bien plus d'un scrupule méthodologique visant à éviter de confondre dans une même réflexion des sources trop disparates, tant du point de vue de leur production, de leur forme que de leur perception par le public.

De la même manière, il existe bien entendu une filmographie vietnamienne de la guerre d'Indochine, mais ces films sont hors de notre portée pour des questions d'accès matériel et de spécificités culturelles, sans parler d'évidentes difficultés linguistiques. Les Américains ont également tourné quelques films traitant de la guerre d'Indochine, la plupart date des années 1950, les rares occurrences postérieures sont surtout des films sur la guerre de Corée ou, beaucoup plus fréquemment, des films sur la guerre

une première hypothèse de travail : la guerre d'Indochine est une donnée diégétique récurrente de la production cinématographique française de la seconde moitié du xx^e siècle, mais elle est sporadique et sa présence semble dessiner le motif d'un éternel retour, toujours inachevé, du refoulé⁴. La guerre d'Indochine serait-elle un thème damné? Une chose est sûre, elle ne parvient pas à retenir l'attention des spectateurs en dépit d'apparitions multiples et répétées.

Pour cette raison, notre approche ne saurait se limiter à un cinéma militaire. Bien au contraire, les « films de guerre » sont en minorité parmi les cinquante et un films abordés (à peine un sixième du corpus total, soit huit films⁵). Les films dont nous traiterons seront donc en majorité des fictions n'ayant en apparence aucun rapport avec le sujet de la guerre d'Indochine. Pourtant, ils laisseront toujours entendre de manière inattendue une référence dont nous pensons qu'elle est, du fait même de son caractère furtif et superficiel, l'expression de l'inconscient populaire du conflit. Ainsi la seule énonciation des termes « guerre d'Indochine », « anciens d'Indo »⁶, « Diên Biên Phu » ou autres noms de bataille nous a-t-elle suffi pour intégrer des films de tous genres au corpus. Un exemple extrême de cet élargissement des critères recherche peut être fourni par *Police* de Maurice Pialat dans lequel la guerre d'Indochine fait l'objet d'un bref (à peine plus d'une minute) dialogue évasif entre deux personnages avinés. L'intérêt de la scène, pour la grande majorité des spectateurs, réside dans la caractérisation de policiers s'adonnant à la boisson, prête très peu attention à l'évocation du passé militaire du plus âgé dont l'alcoolisme, prétend-il, date de son séjour dans les « rizières d'Indo ». Pour notre part, un tel détail est d'importance pour trois raisons : il pose l'idée d'une carrière passée non seulement au service de l'État, mais dans des environnements violents ; il établit un lien entre ces environnements et les dangers de l'alcool ; et pour finir... il passe totalement inaperçu ! Les bribes de dialogue échangées par ces personnages sont donc exactement représentatives d'un imaginaire collectif cristallisé autour de la guerre d'Indochine et synthétisable en quelques mots-clés comme la violence et ses déviances, elles sont également proportionnées à l'intérêt qu'elles suscitent : ce sont des petites répliques prononcées dans une scène mineure à l'attention d'un personnage secondaire du film ; leur souvenir s'efface aussitôt.

du Vietnam. Ponctuellement, nous en évoquons certains dans le cours de notre développement afin de démontrer les spécificités du discours français sur la « Première Guerre d'Indochine » ou « guerre française du Vietnam » (voir notamment à ce sujet l'impressionnante liste de titres recensés par Linda DITTMAR et Gene MICHAUD, *From Hanoi to Hollywood. The Vietnam War in American Film*, 1990).

4. Voir la filmographie principale classée par dates en annexe.

5. Voir la filmographie principale classée par genres en annexe.

6. Nous employons le terme « ancien d'Indo » pour désigner les anciens combattants d'Indochine, les « anciens d'Indochine » désignant les anciens colons et autres civils d'Indochine.

La guerre d'Indochine est exactement à cette image : elle joue les éternels seconds rôles, tout le monde la connaît vaguement, mais personne ne se rappelle ni de son nom, ni de ce qu'elle a été. Elle sert de faire-valoir historique pour des récits mêlant plusieurs conflits, de toile de fond psychologique pour des personnages sombres et torturés. Le relevé exact de ces occurrences exige un travail minutieux sur l'ensemble de la filmographie française des soixante-cinq dernières années. Nous ne prétendons donc pas à l'exhaustivité, cependant nous pensons que la liste des films ici analysés constitue un corpus très complet, permettant d'établir précisément les caractéristiques de la représentation de la guerre d'Indochine par le cinéma français de 1945 à nos jours. Tout titre non (encore) recensé devrait donc facilement s'inscrire *a posteriori* dans le cadre de cette réflexion⁷.

Ces films aux occurrences furtives et anecdotiques composent les deux tiers de notre corpus. Leur importance s'explique par un parti pris personnel : nous ne reconnaissons au cinéma dit « de guerre » de pertinence générique qu'en termes esthétiques. Le traitement de la guerre au cinéma excède ces codes formels, autrement dit : il existe un « cinéma de guerre » et un « cinéma sur la guerre », le second mettant en scène non seulement les combats, mais aussi leur perception et leur mémorisation par l'opinion publique à travers les décennies. Chaque allusion, aussi infime soit-elle, à la guerre d'Indochine est donc à elle seule déjà représentative d'un imaginaire, en l'occurrence d'une impossibilité d'évacuer le sujet tout en refusant de lui concéder une vraie place au sein du récit. Nous avons choisi de ne pas nous limiter aux films de guerre consacrés à la guerre d'Indochine, mais de prendre en compte, ce que nous considérons comme la partie immergée de l'iceberg : l'ensemble des films français traitant, même allusivement, de la guerre d'Indochine reflète la persistance, non pas tant d'un tabou, que d'un « indésirable » mémoriel, car, si le cinéma français rechigne à se confronter au sujet, il s'y résigne pourtant régulièrement.

Une guerre de l'oubli

Dans son essai *La Mémoire, l'Histoire et l'Oubli*, Paul Ricoeur note dans l'oubli « un comportement semi-passif et semi-actif [...] Le trop peu de mémoire... peut apparaître comme un déficit du travail de mémoire. Mais en tant que stratégie d'évitement, d'évasion, de fuite, il s'agit d'une

7. Nous pensons précisément à la trilogie prévue par Rachid BOUJAREB autour des relations conflictuelles Maghreb-France de la Libération à l'époque contemporaine. Cette trilogie devait initialement comprendre *Indigènes* (2006), puis une fiction se déroulant pendant la guerre d'Indochine et un troisième volet traitant de la guerre d'Algérie. Finalement, il s'agit d'un dyptique composé d'*Indigènes* (2006) et de *Hors-la-loi* (2010) lequel présente une courte séquence localisée en Indochine au moment des combats (« *Indochine. Été 1953* ») lorsqu'un des trois frères algériens embarque dans un dakota français pour être parachuté dans un lieu non spécifié.

Le projet de film sur la guerre d'Indochine devrait, à ce jour, être produit par Rachid BOUJAREB, réalisé par Gilles PORTE et porter sur la captivité dans les camps *viêt-minh*.

forme ambiguë, active autant que passive d'oubli. En tant qu'actif, cet oubli entraîne la même sorte de responsabilité que celle qu'on impute aux actes de négligence, d'omission, d'imprudence, d'imprévoyance, dans toutes les situations de non-agir, où il apparaît après coup à une conscience éclairée et honnête que l'on devait et pouvait intervenir⁸ ». La représentation de la guerre d'Indochine par le cinéma français est à l'image de ce « déficit de mémoire » qui trouve ses moyens d'expression en « remon[ant] autrement, en supprimant, en déplaçant les accents d'importance, en refigurant différemment les protagonistes de l'action en même temps que les contours de l'action⁹ ».

Paul Ricoeur met ainsi à l'épreuve de la psychanalyse (concepts de traumatisme, refoulement, retour du refoulé, dénégation notamment) les récits historiques et reprend les travaux de Henry Rousso sur Vichy¹⁰. Il nous paraît particulièrement intéressant de nous attarder sur ces quelques pages : le refoulement y est associé à un processus de mythification de l'histoire (« *le résistancialisme* ») auquel un événement (la guerre d'Algérie) met soudain un terme. Vichy reste un sujet polémique, mais cesse d'être tabou. « Le passé refoulé explose sur l'écran, clamant son "souviens-toi" par la bouche de témoins mis en scène à travers leurs non-dits et leurs lapsus¹¹ ». En premier lieu, nous notons le lien existant entre les imaginaires de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre d'Algérie. La réflexion de Paul Ricoeur aborde ici la question de « l'oubli et de la mémoire manipulée » *via* l'argumentation de Henry Rousso sur les évolutions mémorielles. La guerre d'Indochine, bien qu'elle se déroule dans l'intervalle (1945-1954), est totalement exclue du propos tant il est vrai que sa représentation n'a pas ouvert le débat public sur les erreurs de jugement et les crimes de l'État français. Sa présence, y compris dans le champ des études historiques, est donc si ténue, qu'elle disparaît même des essais pourtant consacrés à l'oubli, finissant par constituer une sorte de paroxysme : elle est occultée par des thèmes pourtant considérés comme les moins connus de l'Histoire nationale ! Cet état de fait peut s'expliquer en reprenant le schéma proposé par Rousso et exposé par Ricoeur. Ainsi « la phase de refoulement [se déroule-t-elle] à la faveur de l'établissement d'un mythe dominant », en ce qui concerne la guerre d'Indochine ce mythe est celui de « sales types engagés dans une sale guerre ». L'ancien d'Indo devient donc l'archétype du paria : il est exclu de la société, comme l'événement dont il est l'incarnation est exclu de la mémoire collective. Ce discrédit explique l'inachèvement de la phase dite « du retour du refoulé ». « Une forme retorse d'oubli [résulte] de la dépossession des acteurs sociaux de leur pouvoir originaire de se racon-

8. Paul RICOEUR, *La Mémoire, l'Histoire et l'Oubli*, p. 580.

9. *Idem ibidem*.

10. Henry ROUSSO, *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, dans Paul RICOEUR, *ibid.*, p. 581-584.

11. Paul RICOEUR, *ibid.*, p. 583.

ter eux-mêmes¹² ». Dans le cas de la guerre d'Indochine, au contraire, les personnes concernées ne sont pas « dépossédées » de leur histoire, mais se révèlent en être les détentrices quasi exclusives. Seuls quelques réalisateurs, ayant un lien direct (personnel ou familial) avec cette histoire, s'expriment à son sujet : Pierre Schoendoerffer l'aborde dans sept films, Claude Bernard-Aubert lui a consacré trois films, Régis Wargnier y fait référence dans trois films, auxquels s'ajoutent Lâm Lê et Tran Anh Hung. Les deux premiers sont d'anciens opérateurs militaires, le troisième est fils d'un officier ayant combattu en Indochine, les deux derniers sont des cinéastes d'origine vietnamienne ayant tourné leurs films en France. Que les « acteurs sociaux » soient « dépossédés » de leur droit de parole, ou qu'il leur soit réservé, le risque d'oubli reste donc le même : leur histoire est intransmissible, mais « *qui dit intransmissible ne dit pas indicible* »¹³, or ce sont justement les manifestations d'une irrépressible envie de dire, voire d'exorciser le traumatisme de la défaite et de l'abandon, que nous avons traquées à travers des dizaines d'occurrences apparemment anodines.

La guerre d'Indochine, trou de mémoire filmique

Il est fréquent d'entendre ou de lire combien les films nationaux négligent certains conflits particulièrement polémiques, les soustrayant ainsi à une nécessaire *catharsis* collective. La guerre d'Algérie en est l'exemple le plus commun. « Guerre sans nom¹⁴ » pour les uns, guerre de la honte, de la mauvaise conscience, elle n'aurait pas une présence sur les écrans proportionnelle à son poids historique et au traumatisme qu'elle a engendré. Nous ne cherchons pas ici à entrer dans une quelconque concurrence des douleurs, mais simplement à sonder la profondeur de l'oubli dont est victime la guerre d'Indochine. « Voir une chose, c'est ne pas en voir une autre. Raconter un drame, c'est en oublier un autre¹⁵. » Ne bénéficiant d'aucune étude sur la guerre d'Algérie dont le corpus aurait intégré les mêmes critères que les nôtres (relevé des occurrences même les plus infimes), nous avons établi une comparaison entre les deux filmographies sur la seule base du cinéma dit « de guerre » (film mettant en scène des militaires de factions opposées lors de combats armés). La guerre d'Algérie, selon une filmographie établie par Mouny Berrah et Benjamin Stora¹⁶, est portée à l'écran dans quarante-sept films de guerre ; la guerre d'Indochine seulement dans huit¹⁷.

12. *Ibid.*, p. 580.

13. *Ibid.*, p. 584.

14. *La Guerre sans nom*, Bertrand TAVERNIER, Patrick ROTMAN, 1992.

15. Paul RICOEUR, *op. cit.*, p. 584.

16. Mouny BERRAH, Benjamin STORA, *La Guerre d'Algérie à l'écran*, *CinémAction*, n° 85, 1997. Nous avons omis dans ce décompte les titres étrangers et les téléfilms mentionnés par les auteurs.

17. Voir la filmographie principale classée par genres en annexe.

Si la guerre d'Algérie est une guerre sans nom, celui de la guerre d'Indochine résonne quant à lui dans le vide. Elle est à proprement parler un « trou de mémoire » filmique. Nous distinguons ici l'expression consacrée « déni de mémoire » de notre propos. En effet, il ne s'agit pas pour le cinéma français de refuser d'entretenir le souvenir de cette guerre, il en est tout simplement incapable. Il ne la nie pas, il l'a oubliée. Elle existe seulement à la manière d'une pièce manquante, ne se manifestant plus guère que par son absence. Un déni de mémoire implique justement d'escamoter ce genre de lacune, la linéarité des faits étant recomposée pour masquer les zones d'ombre : on oublie qu'il a fallu oublier. Un trou de mémoire, au contraire, met en lumière la disparition : on sait que l'on a oublié quelque chose, mais il est impossible de se souvenir de ce dont il s'agit. Les occurrences, aussi sibyllines soient-elles, que sème la guerre d'Indochine de film en film révèlent donc une présence en creux.

Certes, notre corpus contient également quelques films célèbres comme *La 317^e Section*, *Le Crabe-tambour* (Pierre Schoendoerffer) ou *Indochine* (Régis Wargnier) pour citer les titres certainement les plus connus et évidents. Outre le fait qu'il s'agisse de deux réalisateurs personnellement concernés par la transmission d'une mémoire de l'Indochine, il est également important de souligner que de ces trois titres, le premier seulement, *La 317^e Section*, est bien un film sur la guerre d'Indochine (mais dont l'action est située au Cambodge, région tenue à l'écart des combats par la neutralité affichée du chef de l'État, Norodom Sihanouk), *Le Crabe-tambour* traite surtout de la guerre d'Algérie et du devenir des anciens putschistes, et *Indochine* se déroule principalement dans les années 1930 à l'exception de son épilogue projeté une vingtaine d'années plus tard, le 21 juillet 1954, au moment de la signature des accords de Genève.

La guerre d'Indochine est une sorte de rendez-vous manqué entre le cinéma et l'histoire : elle n'est jamais là où on croit pourtant l'avoir aperçue, elle n'est jamais aperçue lorsqu'elle était pourtant là. Dans ce sens, elle peut illustrer la définition du mythe contemporain par Roland Barthes, « le mythe est une parole volée et rendue. Seulement la parole que l'on rapporte n'est plus tout à fait celle que l'on a dérobée : en la rapportant, on ne l'a pas exactement remise à sa place¹⁸ ». La guerre d'Indochine n'a pas retrouvé sa place dans la chronologie en images des conflits du xx^e siècle mise en scène par le cinéma français depuis 1945. Pourtant, elle ne cesse de le hanter d'une présence discrète, souvent inaperçue, mais lancinante, fantôme d'un passé dont l'inconscient collectif n'a sans doute jamais voulu faire le deuil.

18. Roland BARTHES, *Mythologies*, p. 198.